du discours de Diotime dans le *Banquet*. Il est, en revanche, très peu présent dans la Bible. Comme toujours, Philon fait le lien entre les deux traditions. Augustin a repris le thème. Lagouanère en étudie le devenir depuis le *De quantitate animae* jusqu'au *De Trinitate*, en passant par les épisodes « mystiques » des *Confessions*, le Jardin de Milan et l'extase d'Ostie.

La première partie du livre de Lagouanère, allant de la structure au dynamisme, est d'une composition linéaire. Plus foisonnante est la seconde, intitulée « L'Anthropo-théologie augustinienne de l'image ». Un problème domine ici : la distinction entre rhétorique et mystique, avec, comme charnière, le raisonnement par analogie. Pour répondre, Augustin pratique un recours permanent à l'Écriture, dont la métaphore du miroir donne un excellent exemple. On a vu le retournement du thème de la connaissance de soi. Pour se connaître vraiment, l'homme doit d'abord connaître Dieu ; il doit se connaître comme image de Dieu. C'est la connaissance que peut procurer un miroir. Mais avec quelle déperdition ! C'est Paul qui va le rappeler à Augustin. Celui-ci a été frappé par un verset de la première Épître aux Corinthiens (13, 12) : « Maintenant nous voyons comme par le moyen d'un miroir, en énigme ; plus tard, ce sera face à face. » Lagouanère étudie minutieusement le sens donné à ce verset par les Pères, notamment par ceux qui l'ont cité le plus fréquemment avant Augustin, Origène et surtout Ambroise, dont on sait l'influence directe et personnelle qu'il a exercée sur l'évêque d'Hippone. La nécessité du miroir sert à fonder l'usage commun d'un langage figuré, et elle montre que, du fait de la chute, la connaissance de soi, conditionnée par la connaissance de Dieu, ne peut avoir de véritable réalisation qu'eschatologique. Comme il le déclare dans les dernières lignes de son ouvrage, ce que Lagouanère nous propose, c'est « l'histoire d'une conscience jetée dans la contingence et déchirée entre la Nostalgie de l'Innocence, la Blessure de la Chute et l'Espérance de la Parousie. » En associant étroitement une intellectualité qui se veut radicale et une aspiration délibérée à la transcendance, le travail de Lagouanère reste fidèle à l'esprit d'Augustin. Et si l'ampleur du projet peut faire désirer ici et là des compléments ou des éclaircissements, elle nous vaut un grand nombre d'analyses et de dossiers dont le lecteur de l'évêque d'Hippone, et notamment de son *De Trinitate*, ne manquera pas de tirer profit. Il trouvera à la fin du volume une bibliographie et cinq index qui lui faciliteront la tâche.

Hervé Savon.

Histoire des sciences

Muriel Pardon-Labonnelie (dir.), *La coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité* : Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013, 118 pages + xv planches.

Les textes réunis dans ce collectif sont le produit d'une journée d'étude organisée en juin 2011 au Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France ; la rencontre était elle-même l'illustration de la collaboration étroite entre l'UMR 171 du CNRS et l'UFR de Lettres et Philosophie de l'Université de Bourgogne en vue de procéder à l'inventaire et à l'étude synthétique des cachets à collyre sous la conduite d'une équipe réunie autour de Philippe Walter et de Muriel Pardon-Labonnelie.

L'introduction par D. Gourevitch (« Les nouveaux chantiers pour la connaissance philologique et archéologique des médicaments antiques — Composition, fabrication, contenants », p. 7-16) comme les conclusions par A. Rouveret

(p. 105-110) posent parfaitement le grand intérêt que le lecteur pourra trouver dans cette réunion d'études : l'enjeu scientifique et épistémologique reliant l'ensemble est celui de la transversalité et de la complémentarité des disciplines et des savoirs en vue d'éclairer des questions historiques ou philologiques. À l'heure où cette question de la transdisciplinarité occupe une place de plus en plus prégnante dans les politiques et les projets en matière de recherche, sans toujours donner lieu à des réalisations effectives et cohérentes, cet ouvrage pourra donner l'exemple d'une collaboration réussie et pertinente entre spécialistes qui, outre leur expertise reconnue dans les domaines qu'ils abordent, ont noué de réelles habitudes de confrontation de leurs connaissances. Cette réunion d'études n'a donc rien d'artificiel ni de forcé.

Le plan de l'ouvrage, qui commence avec des études philologiques et historiques pour se terminer sur une contribution relevant de la chimie contemporaine, pourrait certes paraître convenu, mais repose sur une progression continue de la réflexion. Cette continuité / complémentarité est parfaitement illustrée par l'article collectif intitulé « Apports des analyses chimiques des matières pour le soin et la beauté » (Ph. Walter, Elsa Van Elslande, Muriel Pardon-Labonnelie, Georges Tsoucaris, p. 83-95), où les différentes compétences disciplinaires se croisent et se complètent avec beaucoup de finesse.

Outre les contributions déjà mentionnées, nous donnons pour mémoire le plan de cette collection : Véronique Boudon-Millot, « Fards et teintures capillaires : la médecine galénique entre cosmétique et commôtique » (p. 17-32) ; — Muriel Pardon-Labonnelie, « Du *collyrion* au collyre » (p. 33-49) ; Ralph Jackson, « De la cosmétique à la cataracte : les instruments romains pour les soins des yeux » (p. 51-61) ; — Marie-Hélène Marganne, « L'emplâtre d'Isis et autres recettes d'origine égyptienne » (p. 63-82) ; — Claudine Filiâtre, « Qu'est-ce que la formulation aujourd'hui ? » (p. 97-103). La contribution de Ralph Jackson, qui porte sur l'instrumentalisation chirurgicale et ne couvre donc pas le domaine de la pharmacopée, qui fait le fond de l'ouvrage, pourrait sembler quelque peu hors de propos, mais elle met bien en évidence l'association souvent nécessaire entre un médicament ou produit pharmaceutique et un instrument de précision dans l'acte thérapeutique. La simple application d'un collyre sur un organe aussi sensible et irritable que l'œil peut relever d'une opération assez complexe.

Le manuscrit est très remarquablement illustré par des photographies et schémas de grande qualité, présentés en couleurs dans un cahier. Ces illustrations, dont un bon nombre sont fournies par Ralph Jackson, spécialiste internationalement reconnu des outils de chirurgie antiques, sont d'une grande richesse et souvent originales. Ainsi la planche xi présente un matériel archéologique rarement reproduit jusqu'à présent (pomme d'ambre en forme d'étoile du trésor d'Erfurt) pour accompagner l'article collectif cité plus haut.

Les indices sont exhaustifs et cohérents (personnes ou personnages antiques, lieux, affections, instruments, matières / matériaux / ingrédients / pigments / couleurs, intervenants, modes d'utilisation). Ceux relatifs aux noms communs respectent très judicieusement le trilinguisme des sources (grec, latin, français). On peut exprimer une réserve sur l'appellation « manuscrits » relative à l'index des sources textuelles : la majorité d'entre elles renvoient non à des manuscrits *stricto sensu* mais à des références littéraires connues par leurs éditions modernes.

L'ensemble constitue une illustration très originale et exemplaire de la manière dont une recherche interdisciplinaire peut et doit être menée. Il n'est qu'à espérer que l'entreprise puisse inspirer de nouvelles collaborations aussi judicieuses.

Frédéric Le Blay.

Valérie Bonet, *La pharmacopée végétale d'Occident dans l'œuvre de Pline l'Ancien* (Collection « Latomus », n° 346) : Bruxelles, Latomus, 2014, 513 pages.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat dirigée par Danielle Gourevitch, est consacré aux remèdes tirés des plantes chez Pline l'Ancien. Treize des trente-sept livres de l'*Histoire naturelle* traitent en effet de la pharmacopée, c'est-à-dire des remèdes tirés des substances végétales (livres XX à XXVII) et animales (livres XXVIII à XXXII). Il convient de souligner que cette « médecine plinienne », comme on l'appelle souvent (la *Medicina Plinii* constitue d'ailleurs une édition séparée de ces livres dès le IVe siècle), occupe la majeure partie de l'œuvre, un tiers, alors que les autres sujets traités remplissent un nombre de livres inférieur (huit livres pour les plantes, deuxième section par ordre d'importance, après les remèdes). Cette prééminence de la pharmacopée n'est pas étonnante, de la part d'un auteur qui se voue à être utile — préférant l'*utilitas iuuandi* à la *gratia placendi* (*Nat*., *Praef*., 16) — et à montrer les bienfaits de la nature pour l'homme : [...] *homini, cuius causa uidetur cuncta alia genuisse natura* (*Nat.,* VII, 1). Or ce sont précisément les remèdes, *maximum opus naturae* (*Nat.*, XX, 1), qui montrent au mieux combien la nature vise à préserver la vie humaine.

« Dépositaire de la mémoire des plantes », selon la belle expression de Valérie Bonet (p. 11), Pline a compilé les informations fournies par les traités latins et surtout grecs, qui nous sont, pour beaucoup, inconnus. Mais, en plus des textes, « il a rassemblé tout ce qui a pu se dire, se faire, se croire en matière de médecine végétale » (p. 12). De cette pharmacopée plinienne foisonnante, V. Bonet a le grand mérite d'avoir réalisé une synthèse critique, méthodique et organisée. « Bien que souvent dépassé par sa propre médication, l'homme antique était cependant capable d'élaborer un système complexe et logique de l'utilisation des plantes », écrit (en quatrième de couverture) l'auteur, qui expose clairement ce système.

En introduction, V. Bonet retrace fort utilement l'histoire de la connaissance des plantes dans l'Antiquité, dans le cadre plus général de l'évolution de la science antique et de l'esprit encyclopédique. Elle justifie la délimitation géographique de cette pharmacopée : le choix des plantes occidentales est d'abord celui de Pline, qui les privilégie, et qui, de surcroît, connaît mal celles d'Orient (p. 27-29). Elle expose également les nombreuses difficultés qu'elle a identifiées et affrontées. Tout d'abord, cette abondante matière est sujette à des confusions et à des erreurs de la part de Pline (erreurs de traduction, d'interprétation, confusion entre deux plantes…). Une difficulté supplémentaire vient de ce que les modes de classement des plantes chez Pline sont totalement différents des nôtres, au point qu'ils peuvent sembler extérieurs à toute rationalité. Enfin, le problème majeur réside dans l'identification des plantes, le sujet de cet ouvrage demandant des compétences non seulement de latiniste et d'helléniste, mais aussi de botaniste et de médecin (l'auteur reconnaît avoir pu s'appuyer sur la bibliographie relative à ces derniers sujets, qui n'en restent pas moins très ardus, p. 28-29). L'ouvrage comporte d'ailleurs en appendice un très utile « Lexique botanique et médical (plantes, noms, références dans le texte de Pline, propriétés, indications) ».

« Le fonctionnement du médicament végétal dans l'Antiquité », sa « logique d'emploi », « le rapport entre l'homme antique et ses médicaments » (p. 20-31), tels sont les questionnements qui ont présidé à l'organisation du volume. Une première partie porte sur les plantes sauvages : après une réflexion approfondie sur la notion de sauvage, l'auteur examine l'efficacité, mais aussi l'hostilité de ces plantes, curatives ou toxiques selon l'usage que l'on en fait. La deuxième partie, consacrée aux plantes cultivées ornementales, définit ces plantes (essentiellement la rose, le lis, la violette et l'iris), leurs propriétés et leurs vertus thérapeutiques

— avec une comparaison entre l'Antiquité et l'époque moderne — en fonction des parties du corps affectées (ce mode de classement étant conforme au procédé plinien). La troisième partie traite des plantes cultivées alimentaires dans leurs usages médicaux, en insistant sur la manière de les employer et sur leur façon d'agir. La frontière ténue entre aliment et médicament est finement analysée. Le chapitre final de cette partie, consacré aux aromates et à la thérapeutique par l'odeur, montre, peut-être plus facilement que d'autres, combien le texte plinien rencontre des préoccupations actuelles.

La conclusion met en évidence la part de Pline dans l'organisation et la présentation de cette matière, qui peut sembler surtout de seconde main. Ainsi, la valorisation des plantes d'Occident s'inscrit dans un projet plus général visant à célébrer l'Empire romain et à critiquer ce qui vient d'Orient (*Asia, unde luxuria* : *Nat*., XXXIV, 34), sur un sujet tourné vers « l'affirmation de la puissance humaine » (p. 32).

Mais V. Bonet établit bien plus qu'un état de la question à l'époque de Pline : elle suit le destin des plantes médicinales à travers les siècles, jusqu'à se référer aux pratiques contemporaines (sur une plante, par exemple, la jusquiame, p. 114-118, « à la fois remède et poison », qui possède, rapporte Pline, des vertus analgésiantes et anesthésiantes, mais aussi une action nocive pour l'esprit ; au Moyen Âge, elle était utilisée par les sorcières, et les traités botaniques actuels reconnaissent ses vertus hallucinogènes, que V. Bonet explique à la fois en termes médicaux et par un vocabulaire plus facile à comprendre (voir aussi les p. 370-372, « L'œuvre de Pline et nous »).

V. Bonet apporte une contribution essentielle aux études pliniennes et complète aussi notre connaissance de la médecine antique, dont on sait l'immense postérité. Sur un sujet difficile, elle établit une étude érudite mais qu'elle rend accessible. On soulignera à ce propos les outils très précieux que constituent les tableaux synthétiques tout au long de l'ouvrage (par exemple p. 254, les domaines thérapeutiques où intervient l'olivier, avec les affections concernées ; p. 315, les remèdes magiques réalisés à partir de plantes alimentaires ; p. 266, pour la vigne, une comparaison entre la phytothérapie moderne et les indications pliniennes…), l'exhaustif « Lexique botanique médical », avec le nom usuel et le nom savant des plantes (p. 373-452), et les différents *indices* : index des noms français de plantes, index des noms savants de plantes, index des noms de plantes dans l'*Histoire naturelle*. Ces différents outils permettent une utilisation multiple de l'ouvrage, selon que l'on s'intéresse à une plante en particulier, à une maladie, à une partie du corps, ou encore à des catégories de plantes (plantes cosmétiques, p. 53 ; plantes aux propriétés échauffantes, p. 326)…

Cet ouvrage intéressera des publics variés, car, en plus d'un ouvrage spécialisé sur les remèdes, et donc sur la médecine dans l'Antiquité, il constitue aussi une étude sur les rapports de l'homme antique à la nature, et ainsi sur la place de l'homme dans le monde.

Valérie Naas.